

Un lac ottoman : la mer Noire

Jean-Paul Roux

Ancien directeur de recherche au CNRS Ancien professeur titulaire de la section d'art islamique à l'École du Louvre

Après 1453, les Ottomans engagent leurs navires en mer Noire et – en une trentaine d'années – prennent le contrôle de toute la région. Jean-Paul Roux évoque pour nous ces trois siècles où la mer Noire devint la « chasse gardée » de la Sublime Porte. Cependant, dans les royaumes tatars vassaux des Ottomans, ces derniers se trouvent confrontés, dès le milieu du XVI^e siècle, aux ambitions de la Russie, décidée coûte que coûte à s'assurer un accès à la mer Noire, porte sur la Méditerranée. De cet affrontement, les Russes sortiront vainqueurs ; en 1774, la mer Noire cesse d'être un lac ottoman.

L'appel de la mer Noire

De tout temps la mer Noire a attiré les peuples de la Méditerranée. Avant même que d'y installer des comptoirs, les Grecs de l'Antiquité avaient imaginé des voyages fabuleux lancés par leurs ancêtres mythiques en direction de ses rivages septentrionaux. C'est l'histoire de la Toison d'Or, de Jason et des Argonautes ou encore d'Oreste qui va y chercher sa sœur Iphigénie, sauvée de l'immolation et transportée en Tauride, c'est-à-dire en Crimée. Plus tard, les Romains, les Byzantins, les Italiens – en particulier les Génois – s'établirent à leur tour sur les rives de la mer d'Azov et aux pieds du Caucase. C'est que, de tout temps aussi, il arrivait sur les côtes septentrionales de cette mer fermée les produits de l'Asie centrale : fer et or de l'Altaï, fourrures du grand Nord sibérien, peaux, cuirs et esclaves des steppes et, de plus loin encore, soie et porcelaine de Chine, épices de l'Inde ou de l'Asie du sud-est. Au cours des temps, à une date encore incertaine, à toutes ces richesses étaient venus s'adjoindre les œufs d'esturgeon, le précieux caviar. Avant que les navires ne soient à même d'affronter les grands océans en toute sécurité, la steppe qui se déroule à l'infini, presque sans obstacles naturels, est une voie plus aisée à franchir – avec ses herbages permanents, ses fleuves et ses rivières – que les déserts et les monts qu'il faut traverser si l'on veut emprunter l'autre route intercontinentale, celle qui passe par le sud de la Caspienne – c'est-à-dire par l'Iran – où, de surcroît, les princes et les rois font payer de lourdes taxes.

Dès que les Ottomans eurent pris Constantinople (1453) – s'ouvrant ainsi le passage du Bosphore – leurs navires commencent à hanter la mer Noire. En ce milieu du XV^e siècle, ils ne possèdent encore, en Asie, qu'une moitié environ des côtes septentrionales de l'Anatolie. En Europe, dans le pays « romain », la Roumelie – les Balkans –, leur domination ne s'étend que du Bosphore aux abords des bouches du Danube. En trente ans, ils vont faire de la mer Noire un lac turc. En 1459, ils enlèvent la grande base génoise anatolienne d'Amasra ; en 1461, ils se font donner Sinope par le bey de Kastamonu et font la conquête du royaume grec de Trébizonde – Trabzon – dernier vestige de l'Empire byzantin, fondé après que Constantinople soit tombé en 1204 aux mains des Croisés. Il ne reste plus nulle part de Grecs assis sur un trône, plus le moindre vestige de l'Empire

romain, sauf à en trouver un dans l'Empire ottoman qui se prétend son héritier.

Royaumes tatars et suzeraineté ottomane

Les côtes septentrionales de la mer Noire sont alors aux mains des descendants de Gengis Khan, des princes mongols turquisés et islamisés, entourés d'hommes qui le sont autant qu'eux. Naguère, ceux-ci relevaient d'un des quatre grands apanages qui divisaient l'Empire gengiskhanide, la Horde d'Or ou khanat de Kiptchak. En 1430, la Horde d'Or s'était toutefois elle-même scindée en plusieurs royaumes, ceux des Tatars de Kazan, sur la haute Volga, à l'est de Moscou ; des Tatars d'Astrakhan, à l'embouchure de la Volga sur la mer Caspienne ; des Tatars de Crimée, les Krim-Tatars. C'était à ces derniers qu'avait échu toute la région allant du Don supérieur et du Dniepr à Telets et Tambov, ou, pour employer des termes géographiques modernes, tout le sud de l'Ukraine. Nomades avant tout, les Tatars de Crimée avaient aussi leurs villes, leur agriculture et ils n'étaient pas des Barbares. Un de leurs khans, Ghazi Girey II, sera poète ; un voyageur occidental le présentera même « comme un nouveau Marc-Aurèle ». Bien que ne jouissant plus de leur puissance d'antan, ils n'étaient pas encore entrés en décadence et leurs forces militaires demeuraient considérables. Dans les grandes circonstances, ils pouvaient lever cent cinquante à deux cent mille cavaliers, une armée d'autant plus redoutable qu'elle était parfaitement adaptée à la vie de la steppe et savait y manœuvrer. Leurs souverains, les Girey, descendants de Gengis Khan, jouissaient d'un prestige immense, quasi divin. Les Ottomans eux-mêmes les respectèrent quand ils en seront devenus les suzerains.

Ils ne tardent guère à l'être. En 1475, les Ottomans enlèvent aux Génois Caffa, sur la côte sud de la Crimée, puis, dans les années suivantes, tous les comptoirs italiens, y compris La Tana-Azak, au fond de la mer d'Azov (1479), ceux du Kouban et des petits ports nichés dans les replis de la côte caucasienne. Loin de réagir contre cette intrusion sur des terres qu'ils pourraient considérer comme leur appartenant, avec lesquels ils entretiennent d'étroits rapports, les Tatars reconnaissent aussitôt la souveraineté des Ottomans, leurs frères de langue, de race, de religion (1475).

Quelques années après avoir obtenu ces éclatants succès, profitant de la trêve qu'il a signée avec les Hongrois en 1481, le sultan Bayazid II envahit la Moldavie, s'empare de Kilia aux bouches du Danube, puis, avec l'aide des Criméens, de la puissante place forte d'Akkerman, à l'embouchure du Dniestr, en Bessarabie (1484). Toutes les côtes de la mer Noire lui appartiennent.

La domination ottomane sur les Tatars s'était faite à l'occasion de querelles dynastiques. Elle ne répondait encore à aucune nécessité réelle. Elle était plus alliance que sujétion. Elle est donc légère et consensuelle, la Crimée y trouvant avantage du fait qu'elle a encore affaire à ce qu'il reste de la Horde d'Or. Quand celle-ci disparaît en 1502, et avant que ne se précise la menace russe, les Ottomans paraissent plus pesants, d'autant plus que les Tatars, au cours du XVI^e siècle, jouissent d'une étonnante prospérité. Certes, leur domination est aussi incertaine au Caucase et dans ses piémonts qu'en Circassie, voire au Daghestan, où les princes locaux sont souvent déchirés par les rivalités entre Turcs et Iraniens – avant que les Russes n'interviennent à leur tour dans ces querelles. L'arrière-pays est encore le domaine presque exclusif des nomades. Les Tatars ont cependant su se doter d'une excellente administration ; dans les régions côtières, leurs villes croissent, l'horticulture est florissante, une industrie se développe, souvent il est vrai aux mains des chrétiens. Leur force est telle qu'ils peuvent, de leur propre chef, lancer de grandes entreprises militaires, ainsi en 1571 en direction de Moscou.

Les premières offensives russes

Les Russes, à cette époque n'intéressent pas encore les Turcs, alors qu'ils sont une préoccupation essentielle pour les Tatars. Les deux partenaires ne portent donc pas leurs regards dans la même direction, et cette divergence ne les rapproche pas. Mais le sultan tire profit de ce que la noblesse jalouse volontiers le souverain. Quand celui-ci se montre trop servile, celle-là se fait la championne de l'indépendance ; quand il ne l'est pas assez, elle proteste de sa fidélité indéfectible.

L'unanimité de tous semble cependant en passe de se réaliser quand les Russes, en 1555, après avoir détruit le khanat de Kazan (1552), s'emparent de celui d'Astrakhan. Ivan IV le Terrible coupe la route des steppes en s'installant sur les rivages septentrionaux de la Mer Caspienne ou du moins la placent sous leur contrôle. Les Tatars se sentent directement menacés et les Turcs perçoivent un instant le danger. Ils imaginent alors de construire un canal reliant le Don et la Volga pour y faire passer leurs troupes et assurer le ravitaillement des forces qu'ils lancent dans ces régions, bien lointaines pour eux. Le canal ne sera pas creusé et le siège d'Astrakhan par les Ottomans se terminera par une lamentable « retraite de Russie ». Constantinople, trop sûre d'elle-même, aveugle, ne perçoit pas que les Russes veulent accéder aux mers ouvertes, qu'ils seront bientôt trop puissants, et ils ne tenteront plus rien pour les déloger d'Astrakhan.

À l'ouest, une autorité bien établie

L'autorité ottomane est plus fermement établie sur les côtes occidentales de la mer Noire et depuis longtemps déjà, et pour longtemps encore, jusqu'aux traités de Paris, en 1862 et de San Stefano en 1878. La Bulgarie a été annexée en 1393, la Dobroudja en 1395. L'une et l'autre sont donc placées sous la souveraineté directe du gouvernement central, la Sublime Porte (S.P.) et étroitement surveillées, car elles commandent les bouches du Danube, voie importante pour le commerce ottoman et d'où partent pour Constantinople mille et une marchandises. Des Turcs y sont venus très tôt, des nomades, les Yürük, ceux-là même qui hantent encore aujourd'hui le Taurus anatolien. Ils y côtoient les Gagauz, installés en Bessarabie au XIIe siècle, un des rares peuples turcophones à conserver le christianisme que tant de leurs ancêtres connurent, en l'occurrence le christianisme grec orthodoxe.

La Valachie et la Moldavie, en revanche, forment deux provinces autonomes, la première depuis 1476, la seconde dès 1513, bien que son statut de vassal ne soit vraiment fixé qu'en 1538. Situées à la périphérie de l'Empire, elles paient tribut et leurs chefs, élus par les indigènes – les voïvodes – doivent être confirmés par la S.P. Elles jouissent cependant d'une large liberté d'action, au moins jusqu'en 1826 date à laquelle la Russie obtiendra de les « protéger », voire jusqu'en 1856, quand le traité de Paris proclamera leur indépendance et permettra leur fusion sous un même souverain, Alexandre Cuza (1859-1873), et donnera naissance à la Roumanie.

Quelques Turcs s'y sont bien installés, mais en petit nombre, et maints d'entre eux sont en fait des Tatars. On ignore combien ils purent être, mais, au lendemain de la première guerre mondiale, il n'y avait guère plus d'un pour cent de la population qui relevait de l'islam et aucun exode massif n'avait eu lieu. Leur présence ne se fait sentir que lors des guerres, quand leurs armées y opèrent, amenant avec elles, les usuelles réquisitions et violences. Ce ne sont donc pas tellement eux qui rendent la vie pénible, mais le climat de vénalité qui règne. On vend les places et on destitue très vite ceux qui les ont achetées pour les vendre à nouveau à d'autres. Les boyards et les monastères, du moins à ce que l'on dit, s'enrichissent scandaleusement, font main basse sur les terres et acculent les paysans à la misère.

Ni l'une ni l'autre ne vivent repliées sur elles-mêmes, mais entretiennent au contraire des relations avec l'Ukraine, la Pologne, la Russie et naturellement la Transylvanie, elle-même vassale ottomane. Nombreux sont les intellectuels qui se rendent à l'étranger, fréquentent des Universités occidentales célèbres, ainsi celles de Padoue et de Bologne. Ils comptent dans leurs rangs des humanistes tel Grégoire Ureche (1590-1674) – auteur d'une chronique moldave – Dimitri Cantemir (1574-1723) – allié de Pierre le Grand et traître à ses maîtres – Constantin Cantacuzène (v. 1650-1710), Grec roumanisé, descendant d'une famille qui a fourni des empereurs à Byzance ou enfin le fieffé gredin que fut Michel Cantacuzène, que les Turcs nomment « Fils de Satan » – *Sheytanoglu* – et pendent en 1578. Dans les imprimeries, introduites en Moldavie en 1642, on publie des œuvres originales en roumain et des traductions. Les Académies qui se multiplient, notamment celle de Bucarest fondée vers 1694, et les écoles de langue grecque comme celle de Jassy – ouverte en 1714 – sont des foyers de culture et jouissent d'un réel rayonnement.

La seule tyrannie dont souffrent les principautés est celle des Grecs, plus exactement de ceux du

Phanar, quartier de Constantinople où est installé le patriarcat grec orthodoxe sous l'autorité spirituelle duquel elles sont placées. Les Phanariotes interviennent incessamment dans leurs affaires, usent de leur influence auprès du sultan pour que les cadres « indigènes » des deux provinces soient recrutés parmi eux ; leurs marchands, leurs financiers et leurs conseillers y arrivent en masse. Au XVIII^e siècle, ils sont si nombreux – le mécontentement ne cesse de croître, on ne peut plus les supporter – que le patriarche et le gouvernement cherchent à y remédier. Le pire est pourtant encore à venir. En 1711, Nicolas Mavrocordato, par ailleurs réformateur généreux et plein d'audace – il abolit le servage en 1714 – instaure, pour plus de cent ans, ce qu'on a appelé le règne des Phanariotes. Tous les monastères sont sous leur direction, l'église est entièrement hellénisée, le slavon est éliminé des livres liturgiques. Une église roumaine autocéphale ne sera reconnue qu'en 1885.

La fin de la suprématie ottomane

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les Russes commencent une offensive générale en direction de la mer Noire. En 1667, ils sont maîtres de l'Ukraine bien que les combats se poursuivent pour sa possession jusqu'en 1681. S'ils occupent Azov en 1696 – victoire sanctionnée par le traité de Karlowitz (1697) – ils reperdent la ville en 1713 pour ensuite la reprendre et la reperdre encore. La Paix de Belgrade (1739) reconnaît la suprématie ottomane en Mer Noire et stipule que nulle flotte ne pourra y naviguer autrement que sous pavillon turc ; dorénavant, le commerce russe devra se faire exclusivement sur des navires ottomans. Cela ne dure cependant pas car les Russes sont en place ; ils touchent au Dniepr et reçoivent le droit de pénétrer – s'ils le peuvent – au Kouban.

La paix signée à Kütchük Kainardja en 1774 est désastreuse pour la S.P. Elle livre définitivement aux Russes non seulement Azov, mais Kertch, le Kouban, les terres comprises entre le Bug et le Dniepr, leur donne le droit de libre navigation en mer Noire, celui d'intervenir – si besoin est – dans les principautés roumaines, et – ce qui est pire encore – met fin au protectorat ottoman sur les Tatars de Crimée, ce qui revient à les livrer à leurs désormais trop puissants voisins. Ceux-ci les annexeront en 1783 et s'occuperont dès lors à les faire disparaître. Quant à leur chef le Khan, réfugié dans l'Empire ottoman, il y sera jugé et exécuté pour haute trahison. Pour échapper au sort des Criméens, quelque quatre cent mille Circassiens musulmans, les Tcherkesses, émigreront en Turquie entre 1864 et 1878.

Que reste-t-il des trois siècles pendant lesquels la mer Noire fut un lac ottoman ? Peut-être simplement, sur la côte ouest de la péninsule de Crimée, à Gözleven – Yevpatoria – la mosquée que le célèbre architecte Sinan y éleva vers 1552, celle de Tatar Khan, réplique unique à plus petite échelle, et sans cour, de la mosquée du Conquérant à Istanbul qu'un séisme a jeté à terre.

Jean-Paul Roux

Novembre 2002

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

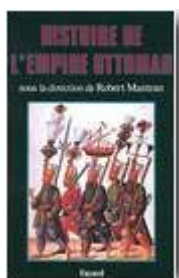
Bibliographie



L'Empire des steppes : Attila, Gengis-Khan, Tamerlan
René Grousset
Payot, Paris, 2001



Histoire de l'Empire mongol (LB)
Jean-Paul Roux
Fayard, Paris, 1993



Histoire de l'Empire ottoman
Robert Mantran
Fayard, Paris, 2003



Cambridge History of Islam
P. M. Holt et Bernard Lewis
Cambridge University Press, Cambridge, 1977



La présence ottomane au sud de la Crimée et en mer d'Azov
Minea Berindei et Gilles Veinstein
In Cahiers du monde russe et soviétique
Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Editions de l'EHESS); (Ehess Hors Coll), 2000, Paris